

XYZ. La revue de la nouvelle



Le froid et le chaud. Autour du nouvelliste Tchékhov

André Berthiaume

Number 90, Summer 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3156ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Berthiaume, A. (2007). Le froid et le chaud. Autour du nouvelliste Tchékhov. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (90), 63–68.



Le froid et le chaud. Autour du nouvelliste Tchékhov André Berthiaume

Le joli petit conte que j'ai lu hier en prenant mon café! Une bagatelle, deux pages, mais charmant! Dommage que vous ne sachiez pas le français, je vous l'aurais fait lire...

(« Au printemps », p. 112)

APRÈS AVOIR LU une quarantaine de ses brèves nouvelles, publiées en 1886 et 1887¹, on peut penser que si le dramaturge Tchékhov est connu, le nouvelliste n'est peut-être pas encore estimé à sa juste valeur. Surtout le conteur prolifique des premiers récits, ceux d'avant « La steppe » (1888) et les autres grandes nouvelles qui établirent sa réputation.

Une année importante pour Tchékhov : 1886. En mars, il reçoit une lettre enthousiaste d'un écrivain alors réputé, Dmitri Grigorovitch, qui, tout en le situant « au tout premier rang des écrivains de la nouvelle génération », l'incite à être davantage respectueux de son immense talent², à écrire moins et mieux.

Par ailleurs, Tchékhov, qui persistait à se voir comme un débutant, prétendit un peu plus tard que l'écrivain se devait d'être un témoin « aussi objectif qu'un chimiste », « froid comme de la glace³ ». Faire œuvre de clinicien, utiliser le scalpel sans s'émouvoir, telle était l'ambition de l'écrivain-médecin⁴ qui, tout comme Stendhal

1. L'édition utilisée : *Nouvelles et récits 1886-1887*, III, traduits par Madeleine Durand et Édouard Parayre, Lausanne, Éditions Rencontre, 1964, 453 p.

2. Citée par Sophie Laffitte dans *Tchékhov par lui-même*, Paris, Éditions du Seuil, 1955, p. 75.

3. *Ibid.*, p. 65.

4. On ne s'étonne pas de trouver sous sa plume une description minutieuse des symptômes de la fièvre typhoïde ainsi que de la terrible angoisse qui l'accompagnait (p. 318).

avant lui, avait en horreur le sentimentalisme, la mièvrerie, le larmoyant.

Cette attitude est d'autant plus étonnante que les nouvelles de Tchekhov ont gardé un énorme pouvoir de suggestion et qu'elles déclenchent d'intenses émotions chez le lecteur.

Mais voyons de plus près les nouvelles de 1886-1887 qui, rappelons-le, se situent entre l'exhortation de Grigorovitch et « La steppe ». Dans « Fatalité », la belle Sophie, dont le désir est comparé à un boa, est incapable de « voir clair dans ses sensations » (p. 17), partagée entre un soupire surexcité et un mari indolent, entre ses principes et ses pulsions profondes. En quelques phrases courtes, les personnages sont campés, la situation est décrite, le paysage évoqué, le dialogue entamé, donnant à chacun ses inflexions de voix. Certains détails retiennent notre attention parce qu'ils sont significatifs, tel ce bourdon qui, derrière un rideau, se cogne contre la vitre.

Une image vient souligner un thème récurrent dans les nouvelles de Tchekhov, celui de la monotonie de la vie : « Le long ruban des wagons, l'un derrière l'autre, comme les jours de l'existence humaine, défilait sur le fond blanc de l'église et semblait ne pas avoir de fin. » (p. 18) Quelques observations générales ponctuent la narration : « Ce n'est que dans le malheur qu'on peut comprendre combien il est difficile d'être maître de ses sentiments et de ses pensées. » (p. 20)

Tchekhov aborde le genre avec aisance, allant toujours à l'essentiel. Les premières phrases sont abruptes, sans détours, fioritures ou complaisances. « Ceux qui sont de trop » commence ainsi : « Une soirée de juin, entre six et sept » (p. 205). On ne saurait être plus concis. C'est le contenu qui importe, c'est la petite histoire qui intéresse l'auteur, le fait divers peut-être recueilli dans un journal, ce sont « les riens de la vie », pour reprendre un titre, qui l'inspirent.

L'écriture est tellement dénudée, dépouillée de tout artifice qu'on a l'impression que rien n'est inventé. Tout semble couler de source, comme si une reproduction exacte de la réalité nous était offerte. Cette limpidité, qui doit beaucoup à la neutralité journalistique, on la retrouvera chez des écrivains comme Hemingway, Camus, Modiano, Gabrielle Roy, et on sait à quel point elle peut être porteuse de poésie.

L'esthétique qui met l'accent sur l'action et quelques personnages, sur les « petits faits vrais » chers à Stendhal, est drôlement efficace, car on a l'impression d'entendre sans intermédiaire la voix du conteur, procédé qui crée un effet de réel convaincant.

Une galerie étonnamment diversifiée de personnages donne vie à toute une société, à toute une époque, celle de la Russie de la fin du XIX^e siècle : l'étudiant pauvre, l'enfant battu, le jeune premier prétentieux, le vieil acteur qui agonise dans la solitude, la châtelaine cloîtrée dans son isolement et ses regrets, l'écrivain méprisé, le vieillard qui n'arrive pas à se détacher de ses bêtes, la femme volage, le froussard, l'ivrogne...

Un trait caricatural suffit parfois pour dessiner un personnage : « Son nez était si grand que, pour examiner quelque chose, il était obligé de pencher la tête de côté, comme un oiseau. » (p. 41) On note le goût de Tchekhov pour les situations inusitées, insolites ou cocasses : dans « Le roman de la contrebasse », un homme nu se balade avec seulement un chapeau melon et... une contrebasse !

L'auteur montre un sens inné du comique dans des situations où la nouvelle devient véritablement une histoire drôle. Ainsi, dans « Un homme de sa connaissance », une femme va chez le dentiste pour lui emprunter de l'argent : elle sort du cabinet sans un rouble mais avec une dent en moins !

Souvent le rire côtoie les larmes, le drame fraie avec la comédie, ce qu'on pourrait appeler un effet clownesque. Un vieil acteur comique se réveille seul la nuit dans son théâtre, en proie à la panique et aux regrets, sujet que Tchekhov reprendra dans une pièce en un acte. Des villageois que l'on dirait sortis d'un tableau de Bruegel font sauter dans les airs un pauvre homme pour le rescaper d'une noyade. Cependant, dans la nouvelle qui suit, Volodia, un garçon de dix-sept ans, laid, maladif, timide, qui déteste sa mère tout en poursuivant de ses avances une femme mariée de trente ans, aspire en vain à une vie meilleure, « pure, exquisite, poétique » (p. 346). Volodia finit par introduire le canon d'un revolver dans sa bouche... On est passé de Bruegel à Dostoïevski.

Il va de soi que les sujets ne sont pas choisis à l'aventure. L'écrivain, qui se veut à bonne distance de ses récits, ne raconte pas

n'importe quoi : « Tchekhov a beau trouver qu'il manque de passion et il peut toujours plaider contre la subjectivité, finalement, ce qui compte, c'est le choix des sujets, écrit Roger Grenier. Et là, il laisse galoper sa subjectivité. Il attrape au vol les personnages dérisoires, les situations burlesques et cruelles qui, avant même d'être consignées sur papier, sont déjà du Tchekhov⁵. » Il est vrai que le choix de la situation, des personnages et du décor témoigne d'une sensibilité particulière. C'est comme si le narrateur n'avait pas besoin d'intervenir, le sujet se suffisant à lui-même, par exemple la découverte par un enfant du mensonge des adultes ou la relation père-fils décrite de façon poignante dans « Mauvais caractères ».

Les rencontres inopinées dans un hôtel, une gare ou un train sont souvent l'occasion d'échanges, sinon d'épanchements. Les amours empêchées à cause des clivages sociaux, la conscience douloureuse du temps qui passe, la vie traversée comme dans un brouillard, les accumulations de non-dits, la désillusion, l'ennui, autant de thèmes qui sont générateurs de mélancolie et que l'on retrouvera dans son théâtre... que Tchekhov persistera à qualifier de comique.

Nous contemplons une humanité souvent désillusionnée, désemparée, même quand les situations sont hilarantes. Ces « humiliés et offensés » sont en proie à un désarroi inguérissable : ils croupissent dans une misère autant matérielle que morale, accentuée par l'hypocrisie, la cupidité d'autrui. Ainsi, un pauvre marchand qui voyage avec huit wagons remplis de bœufs se fait dépouiller petit à petit par les employés du chemin de fer qui ne s'activent qu'avec des pots de vin.

Dans ce contexte, « Frayeurs » se distingue par sa modernité, ne serait-ce que parce que le personnage narrateur reste anonyme (ce qui est assez rare, car Tchekhov précise volontiers les noms et les âges) ; il raconte les trois plus grandes peurs qu'il a connues dans sa vie, trois moments effrayants liés à des événements apparemment inexplicables : un feu dans un clocher lointain, un wagon de marchandises qui échappe à tout contrôle, le simple regard d'un chien.

5. Dans Roger Grenier, *Regardez la neige qui tombe. Impressions de Tchekhov*, Paris, Gallimard, 1992, p. 140.

Nous sommes dans l'étrange, à la frontière du surnaturel, limite que Tchékhov se garde bien de franchir, ayant déjà fait son choix du réalisme le plus strict.

Cela dit, avec sa prose limpide, ses emprunts fréquents à l'oralité et ses adresses au lecteur, la nouvelle tchékhovienne présente des affinités avec le conte. Aussi, la nature, douée d'une vie étonnante, participe étroitement à l'action : les pins, les nuages s'émeuvent, ils sont devenus personnages. La nuit regarde, la terre sanglote, les sapins s'interrogent, la steppe « endormie écoute » le grondement d'un train... (p. 424)

Tchékhov attache beaucoup d'importance aux climats, au froid, à la chaleur, aux « lointains embrumés » (p. 292), et aux odeurs parfois insupportables, comme dans ce wagon rempli de bœufs affamés. Dans « Le pipeau », deux hommes, tout en évoquant le déclin de toutes choses, abordent un sujet d'actualité : les changements climatiques...

Comment ficeler une bonne petite nouvelle en moins de deux ? On se demande ce qui pousse Tchékhov à puiser dans un fonds inépuisable d'anecdotes, d'observations, de choses vues, lues ou entendues. La nécessité alimentaire, certes, car la médecine est loin de faire vivre son homme à l'époque, mais sûrement aussi le plaisir de donner forme à une petite histoire où se concentrent les éléments essentiels de la vie, toutes les émotions, surtout l'angoisse, l'ennui, la peur. Le plaisir d'ébaucher des personnages, des silhouettes, de mettre en évidence des tics de langage ou un dénouement inattendu ou ironique. Tchékhov se voit comme un simple « illustrateur », à la manière d'un Norman Rockwell.

Il écrit rapidement et beaucoup, au grand dam d'un Grigoro-vitch. Et pourtant, les nouvelles de 1886-1887 sont plus que des facilités ou des exercices de style. Tout Tchékhov est déjà là : on reconnaît son attention aux détails, son goût des dialogues, son aptitude à faire se côtoyer rires et larmes, son art de la mise en scène. Et la compassion pour les êtres vulnérables transparait toujours comme par miracle.



Qu'est-ce qui mystérieusement nous attache non seulement à une œuvre, mais aussi à l'homme qui l'a édifiée? Tchékhov, écrit Alexandre Zinoviev, «est resté le compagnon de route permanent sur mon chemin de vie, une présence que je sens très proche⁶». Roger Grenier s'intéresse à l'homme autant qu'à l'œuvre dans son beau témoignage sous-titré *Impressions de Tchékhov*. Dans un livre magnifique⁷, le journaliste Roch Côté retrace les étapes de la vie de Tchékhov en établissant constamment des liens avec sa production littéraire. C'est dire à quel point il est difficile de dissocier ses écrits de l'homme qui a abondamment puisé dans ses expériences personnelles.

Tchékhov se voulait en retrait de son œuvre, mais curieusement on ne cesse d'imaginer l'homme à travers celle-ci.

Et pourquoi cette œuvre à la fois impitoyable et sensible nous remue-t-elle? Au delà des mots, des répliques, des traductions, nous sommes séduits par une atmosphère, une musique, la fameuse «petite musique», tendre et douloureuse. Paradoxe propre à la création, l'homme qui avait la réputation d'être discret et secret a composé une œuvre vibrante d'émotions.

Pourquoi ses nouvelles, qui témoignent d'une vision du monde désenchantée, nous réconfortent-elles? Comment tant de froideur peut-elle engendrer tant de chaleur? C'est que Tchékhov explore humblement, sans jamais faire la leçon, les limites de la condition humaine. Pas de héros, que des personnages ordinaires, la plupart du temps écorchés. Le fait de mettre au jour ces humiliations procure au lecteur un étrange réconfort. Tchékhov nous rappelle, comme bien d'autres écrivains, que nous ne sommes pas seuls.

Il parle manifestement de ce qu'il connaît, de ce qu'il a vu, entendu, vécu, ce qui confère à ses petites histoires une authenticité certaine. Il est particulièrement touché par l'enfance maltraitée : il sait de quoi il parle, lui qui a connu une enfance à la Bergman.

En somme, ses nouvelles sont autant d'examens lucides, à la fois implacables et bienveillants, de notre condition.

6. Alexandre Zinoviev, *Mon Tchékhov*, traduit par Laurent Vogel, Bruxelles, Éditions Complexe, 1989, 184 p.

7. Roch Côté, *Anton Tchékhov. Une vie illustrée*, Montréal, Fides, 2005, 176 p.